

SANDRINE COLLETTE

Le Livre de Poche

Il reste la poussière

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions DENOËL
pour la parution de cet extrait

© Éditions Denoël, 2016.
ISBN : 978-2-253-08605-5 – 1^{re} publication LGF

À Jean-Michel,

*joyeux poète du bicuit, des petits rosés et de la balayette,
arpenteur infatigable des chemins sinueux du Morvan
et de Schopenhauer, et surtout, faiseur de ciel bleu.*

Prologue

Patagonie argentine. La steppe

Parce qu'il était le plus jeune, ses frères avaient pris l'habitude de le poursuivre à cheval autour de la maison, quand la mère ne les voyait pas. Dès que les jumeaux avaient eu assez de force pour l'attraper par le col et le soulever au galop de leurs *criollos*, c'était devenu leur passe-temps favori. Ils comptaient les points, à celui qui le traînerait jusqu'au coin de la grange, qui dépasserait les vieux bâtiments en bois gris – puis l'arbre mort, puis le bosquet de genêts – avant de le lâcher dans la poussière.

Chaque fois, le petit les voyait venir. Il entendait leurs exclamations, bien fort exprès pour l'affoler, le bruit des chevaux qui s'élancent ; les fers caillassant le sol et se rapprochant à lui faire trembler le ventre, comme si la terre trépidait sous ses pieds, et sûr cela les amusait, eux les frères perchés en haut de leurs selles, avec leurs rires aigus qui couvraient le fracas des sabots.

Il se figeait, un bras en l'air, ce bras qui tenait le bâton avec lequel il jouait à faire des vagues dans l'abreuvoir, et tant pis si l'eau était sale. Il s'immobilisait comme le font les mulots dans la steppe, lorsque

le bruissement d'ailes des busards au-dessus d'eux les alerte trop tard, lui aussi l'œil effaré et priant pour que ses oreilles, son cerveau, son instinct le trompent ; mais toujours ils étaient sur lui en quelques foulées, rapaces piquant vers leur proie, penchés sur leurs chevaux fous. Planté au milieu de la cour arrière, le petit n'avait pas le temps de regagner la cuisine où la mère touillait, écrasait, dépeçait : quand cela avait commencé, il savait à peine courir. Une ou deux fois, il avait essayé de l'appeler, devinant la silhouette sévère derrière les carreaux, qui hachait la viande ou coupait les légumes comme si elle avait dû les abattre, appliquée et rageuse, mais elle ne l'entendait pas, ne le voyait pas, même le jour où il avait réussi à taper à la vitre avant d'être enlevé par Mauro – ou peut-être s'en désintéressait-elle si fort qu'il préférait ne pas y penser. La seule chose qu'elle faisait, à vrai dire, c'était lui mettre une rouste après, en criant qu'elle en avait assez qu'il mouille sa culotte. Et les frères se moquaient en le regardant, et ils braillaient : *Le pisseur ! Le pisseur !* tandis qu'elle l'obligeait à courir cul nu derrière elle pour aller se changer, jetant son pantalon souillé dans la panier à linge d'un geste excédé.

Déjà dans sa tête, il était inscrit qu'il n'échapperait jamais à ces traques terrifiantes ; mais il essayait malgré tout, jusqu'au dernier instant, même en vain, même à sentir les doigts des frères écorcher sa peau au moment d'agripper le col de sa chemise. Il se dandinait sur ses jambes trop courtes, désespéré de faire du surplace quand il aurait fallu sauter et bondir, et il poussait des paillements effrayés qui faisaient pleurer de rire Mauro et Joaquin. Au début, les jumeaux, de

six ans ses aînés, s'y mettaient à deux pour le harponner depuis leurs chevaux, l'empoignant chacun à une épaule. Ce n'est qu'après avoir passé les dix ans qu'ils eurent la robustesse nécessaire pour le chasser seuls ; et déjà Steban, né deux ans après eux, s'y était mis lui aussi, impatient de prendre son tour dans le jeu.

À moitié étranglé et les pieds pédalant dans le vide, Rafael voyait le paysage se dérouler à une vitesse prodigieuse, secoué tel un vieux sac, les oreilles assourdies par la course effrénée des criollos. Déjà vaincu, les yeux à demi fermés par la peur, il devinait l'herbe et les arbustes défilant sur le côté, le chemin de cailloux flouté sous ses jambes relevées pour ne pas les tordre ni les coincer sous le ventre des chevaux, et il suppliait à voix basse qu'on ne le lâche pas. Souvent un gravier lui fouettait la joue, et il rentrait avec un bleu. La mère l'engueulait : *Tu as encore été traîner n'importe où.*

Un jour il était tombé en s'enfuyant, et ses frères l'avaient manqué, parce qu'il était trop bas. Alors il avait recommencé chaque fois, s'étalant de tout son long aussitôt qu'ils s'élançaient derrière lui, se relevant par à-coups pour trotter, de chute en chute, jusqu'à la maison. Les chevaux s'arrêtaient assis sur les croupes, faisaient volte-face, revenaient. Il tombait à nouveau. Parfois un sabot le heurtait, par maladresse, car les criollos l'évitaient autant que possible, rechignant à piétiner la petite forme allongée sous eux – et les frères furieux les ramenaient en les talonnant, crachant des injures, trouduc, fillette, pauvre merde, pour être un homme il faut être fort et se tenir droit.

Il avait quatre ans.

La saison suivante, les jumeaux étaient devenus plus agiles, et ils le fauchaient au sol comme on ramasse un ballon, arqués sur les sangles qui leur permettaient de se pencher jusqu'à lui.

Encore un an plus tard, ils se le disputaient pendant la course. Celui des trois qui l'avait attrapé devait dorénavant se protéger des attaques des autres, faisant louvoyer son cheval, lui arrachant la bouche et labourant le ventre à coups d'épéon pour le pousser plus vite. Et le petit s'il ne voulait pas tomber se tenait ferme lui-même, agrippé à une jambe ou pendu à une lanière, car ils avaient besoin de leurs deux bras pour se battre entre eux. Et tandis qu'il les entendait ahâner en se repoussant les uns et les autres, il ballottait contre l'épaule des chevaux, ses doigts glissant sur les crinières humides, rattrapé de justesse par celui des frères qui avait pris l'avantage. Alors la course reprenait, sur deux mètres ou sur vingt, et tout recommençait. Régulièrement, Steban finissait par déborder les jumeaux sans qu'ils s'y attendent et leur chipait le petit sur les derniers cent mètres, et ils avaient si peu l'habitude d'être surpris par le débile que cela les décontenânçait chaque fois.

De mois en mois, les chutes se faisaient plus dures. Joaquin avait trouvé, de l'autre côté du ruisseau, un boqueteau épineux qu'il avait baptisé *la maison de Rafael* – il l'avait écrit en lettres maladroites sur un panneau de bois planté au bord, à un endroit où il était certain que la mère n'allait jamais, car forcément elle demanderait, leur ferait des histoires. Mais si loin, ils étaient tranquilles, et avec ses frères il traversait la rivière au galop en criant :

— Prêts à lâcher le rat dans son terrier ?

Lui le petit retenait sa respiration pour ne pas boire la tasse au milieu du gué, se roulait en boule quand ils le jetaient entre les branches serrées du buisson. Il rentrait le nez en sang, un œil à moitié fermé ou les joues déchirées par les épines dans lesquelles il était tombé. Parfois il marchait une heure avant de regagner la maison, car ses frères l'emmenaient de plus en plus loin. *T'as le temps, beuglaient-ils, tu travailles pas !* Alors il reniflait, sang et morve mêlés, s'appliquant à ne pas pleurer devant eux, et il les regardait tourner bride et repartir. Il suivait le chemin en sens inverse et remontait les pâtures, longeant les prés vert et orange qui brillaient sous le soleil en étalant leurs herbes sèches et leurs pierres fissurées. Une plaine immense – la steppe, disait la mère avec arrogance et une sorte de respect résigné –, au bout de laquelle les *mesetas* s'annonçaient, dessinaient des plateaux rocheux, des sentiers de caillasse brûlée par le vent. Sur ces prairies d'herbe rongée, des clôtures de barbelés parcellaient les milliers d'hectares où les troupeaux vaquaient inlassablement, cherchant de quoi manger et parcourant des kilomètres pour survivre. La lande à perte de vue, aride et plate, si sèche que les arbres l'avaient désertée, remplacés vaille que vaille par quelques bosquets chétifs dont personne ne savait comment ils pouvaient subsister avec aussi peu de terre.

Les forêts se tenaient loin à l'ouest derrière les plateaux, là où l'altitude reprend ses droits, invisibles depuis la plaine. Dans l'imaginaire du petit, c'étaient des lieux magiques, tapis d'herbes plus hautes qu'un cheval, vastes étendues d'arbres inconcevables où le

regard ne portait pas, butant à chaque instant sur des troncs et des feuillages. Un jour il irait les découvrir, quand il serait grand. Qu'il aurait son cheval. Alors il mouchait son nez et ses yeux dans sa manche, laissant une trace brune et mouillée sur le tissu sale. Essayait de cracher comme ses frères – mais la plupart du temps, la salive lui coulait sur le menton et il devait à nouveau s'essuyer avec sa chemise, rageant de n'être même pas capable de cela. Joaquin lui avait promis qu'il y arriverait quand viendrait son premier poil aux fesses ; chaque soir, il s'étudiait minutieusement, déçu de ne rien voir apparaître. Souvent en remontant le chemin, il joignait les mains devant sa salopette en espérant que quelqu'un ou quelque chose entende ses prières et fasse de lui un gars solide et velu, passant les deux tiers de sa vie sur un cheval et crachant à qui mieux mieux. Son regard planait comme celui d'un oiseau, survolait la plaine, embrassait le monde. Et le monde revenait au point de départ, et il avait le visage des terres de la mère.